

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

PRIX : 5 F

N° 51 - MARS 1994

Nouvelles du Vieux Grenoble



Quelques mots rapides à l'occasion de notre Assemblée Générale du 16 février dernier. Cette réunion m'a permis de transmettre aux nombreuses personnes présentes les dernières informations en ma possession concernant les divers chantiers de mise en valeur du patrimoine ancien de la ville. Place Notre-Dame, malgré leur complexité, la diversité des maîtres d'œuvre (l'Etat, le Conseil Général et la Ville), les travaux avancent. Un premier bilan de quatre ans de fouilles devant la cathédrale a pu être établi. On remonte maintenant jusqu'au Haut Empire (I^{er}-II^e siècles après J.-C.) et l'interprétation des éléments encore en place prend tournure. Des décisions ont également été prises pour la présentation de la façade de Saint-Hugues, qui sera précédée d'un portique, et celle du clocher-porche qui retrouvera sa fonction d'entrée. La Municipalité souhaite accélérer les travaux pour éviter les impatiences et les réclamations que ce chantier prolongé ne manque pas de provoquer parmi les habitants du quartier. La totalité des ouvrages entrepris seront en principe terminés à la fin de 1995, le trésor de Notre-Dame ouvert au public dans l'ancien évêché ainsi que le circuit de visite des fouilles du mur romain et du baptistère.

Autour de la place Notre-Dame, notons encore la suppression d'un étage surajouté à l'immeuble du N° 6. Cette intervention, qui laisse encore subsister pour diverses raisons un étage excédentaire, améliore beaucoup l'aspect des façades qui retrouvent leurs proportions et redonne à la frise dorique de triglyphes et de métopes sa signification véritable. On déshabille également la tour de Clérieux, au moins pour faire disparaître tous les conduits extérieurs si disgracieux. Partagée entre de nombreux copropriétaires, cette tour médiévale sur des bases romaines pose des problèmes administratifs longs et difficiles avant toute intervention. Il semble que les travaux effectués rue

Brocherie et place aux Herbes, ou à la façade du théâtre sur l'Isère rencontrent un accueil favorable.

Il fut aussi question de l'ancienne piscine des bains de l'Abbaye. S'il ne semble pas possible, ni même d'un grand intérêt, de conserver le bâtiment, par contre nous demandons au promoteur de protéger la source sulfureuse. Sa composition, voisine de celle des eaux d'Uriage, fut analysée par le docteur Billerey, grand pionnier du thermalisme. Un bassin pourrait sans doute ajouter une touche agréable à l'immeuble que l'on doit construire sur cet emplacement.

Nous avons écouté avec attention l'exposé de J.-P. Charre, enseignant à l'Institut de Géographie Alpine, membre de notre Conseil d'Administration et très actif dans les instances de réflexion et d'animation du quartier Saint-Laurent. Il a retracé l'évolution, à laquelle le Comité de Sauvegarde fut lié, notamment par la participation de son président à nombre de réunions, de la politique de la ville à l'égard des quartiers anciens. Durant les années 60 on en était encore à la destruction totale pour laisser place à des immeubles modernes : ce fut le cas du prolongement de la rue de la République ou du rasement d'une partie du quartier Très-Cloîtres. Une telle chirurgie commençait à Saint-Laurent. Puis, la sensibilité évoluant et les réactions défavorables s'intensifiant, des études furent conduites, sous la direction d'un service des vieux quartiers très compétent. La Ville acquit de nombreux immeubles en tout ou en majorité, de façon à pouvoir imposer les travaux souhaitables. Des actions en ce sens furent poussées sur le côté ouest de la rue Très-Cloîtres, sur divers immeubles des rues Chenoise et Saint-Laurent. Des succès remarquables furent enregistrés. Aujourd'hui, pour diverses raisons, notamment financières, la Ville s'est retirée de ces opérations. Le service des vieux quartiers a été supprimé, les immeubles sont remis en vente. La réhabilitation sera donc effectuée par l'initiative privée. Mais la vente s'accompagne d'un cahier des charges très précis destiné à éviter les erreurs de restauration. Cette nouvelle solution a sans doute des inconvénients, mais elle présente aussi de solides garanties. Attendons et restons attentifs.

Un mot, pour finir, de la remise du Prix des Trois Roses qui eut lieu dans le grand salon de la Mairie de Grenoble. Ce fut une cérémonie très chaleureuse, suivie par un nombreux public de membres du Comité. Monsieur Gascon, premier adjoint au maire, prononça d'aimables paroles d'accueil; j'y répondis en rappelant l'histoire du prix. Ce fut alors l'appel des lauréats, au nombre de huit, tous présents. La dernière récompense alla précisément à la Ville de Grenoble et à ses services techniques pour les heureux travaux effectués dans les quartiers anciens. Nous souhaitons seulement avoir l'occasion de recommencer bientôt !

Robert BORNECQUE

PERPLEXITÉ (suite)

Dans le numéro 50 du Bulletin du Comité, j'exprimais en termes mesurés (du moins me semble-t-il) mon refus d'admettre dans ma collection personnelle d'œuvres d'art n'importe quel assemblage industriel de poutres métalliques, que ne gouverne aucune nécessité d'ordre utilitaire ou esthétique, mais seulement une soi-disant inspiration fantaisiste de l'auteur, qui ne transmet aucune émotion au spectateur. J'ai été surpris du nombre d'approbations que j'ai reçues, oralement ou par écrit. Beaucoup de ceux qui fréquentent les musées, et dont le niveau de culture artistique se situe donc sensiblement au-dessus de la moyenne, considèrent comme une escroquerie, le mot revient plusieurs fois, les élucubrations que multiplient d'audacieux artistes. Audacieux ? Même pas, car de nos jours les critères de jugement font si totalement défaut dans ce domaine qu'il suffit d'un peu de bagout pour faire passer à peu près n'importe quoi. Les conservateurs de collections d'art contemporain, pourtant les plus compétents en ce domaine, n'avouent-ils pas qu'ils estimeront avoir été habiles si environ 5 à 10% de leurs achats sont validés par la postérité. Que deviendront les 90 à 95% restants ? Y a-t-il un remède, je ne sais. Mais il est opportun de connaître cette situation.

Un deuxième point apparaît, que j'appellerai le "terrorisme de l'avant-garde". Dans les confidences que j'ai reçues, certaines personnes très compétentes et actives en matière de critique d'art m'ont félicité d'avoir "osé" dire tout haut (ou plutôt écrire) ce qu'elles pensent tout bas. Il faut donc hurler avec les loups et on se déconsidère dans certains milieux en refusant les commentaires élogieux qui s'imposent. Je passerai donc pour un homme au goût étriqué et rétrograde, mais j'aurai pour moi la satisfaction d'être sincère.

Il y a un autre aspect de la question sur un point précis. Un amas de plaques métalliques rouillées déshonore la pointe de l'ancienne demi-lune de Lesdiguières, soudée au bastion vers la fin du XIX^e siècle. En général, les dépotoirs de vieilles ferrailles ne sont pas considérés comme de précieux ornements de l'environnement.

On cherche plutôt à les cacher. Sous prétexte que notre civilisation très industrialisée engendre une masse considérable de déchets métalliques dont les entassements sont typiques de notre temps, on veut fabriquer volontairement des imitations de ces dépôts et les présenter comme des œuvres d'art.

En outre, l'emplacement est tout à fait fâcheux. S'agirait-il de la Victoire de Samothrace (qui serait toutefois bien moins encombrante !), l'objet, situé dans le cadre harmonieux d'un jardin, masque le bec appareillé en pierre de taille d'un des restes devenus bien rares de l'enceinte fortifiée de Grenoble. Il faut le reconnaître, le nouveau musée n'aura pas été bénéfique pour la mémoire militaire de Grenoble. Les contraintes imposées par ses défenses à une ville-forte ont pourtant pesé très lourd dans l'évolution de la ville jusqu'à une époque récente. Or, que voyons-nous ? C'est d'abord, sur le quai Jongkind, la façade à arcades du corps de garde, privée de son bâtiment et écrasée par la façade — falaise du musée — puis vient l'ancien fossé, comblé par la sortie du garage souterrain, avec sa "dame" aux trois-quarts ensevelie et devenue incompréhensible. Vient encore le chevauchement de la courtine et l'emprise sur le fossé du musée lui-même, et enfin la ferraille dont il a été question. Que d'atteintes bien regrettables dans un site sensible et qui, bien conservé jusqu'ici, aurait dû faire l'objet d'une soigneuse mise en valeur plutôt que d'être si cavalièrement traité.

Robert BORNECQUE

P.S. Je ne voudrais pas qu'on puisse croire que je m'acharne aveuglément contre le nouveau musée. Si j'émets des réserves sur son aspect extérieur, je suis saisi d'admiration par l'impressionnante grandeur des espaces intérieurs, la judicieuse disposition des lieux, l'accrochage impeccable des œuvres qui en font une remarquable réussite muséographique. On touche à la perfection.

R.B.

Quelques maisons natales (suite du numéro 50)

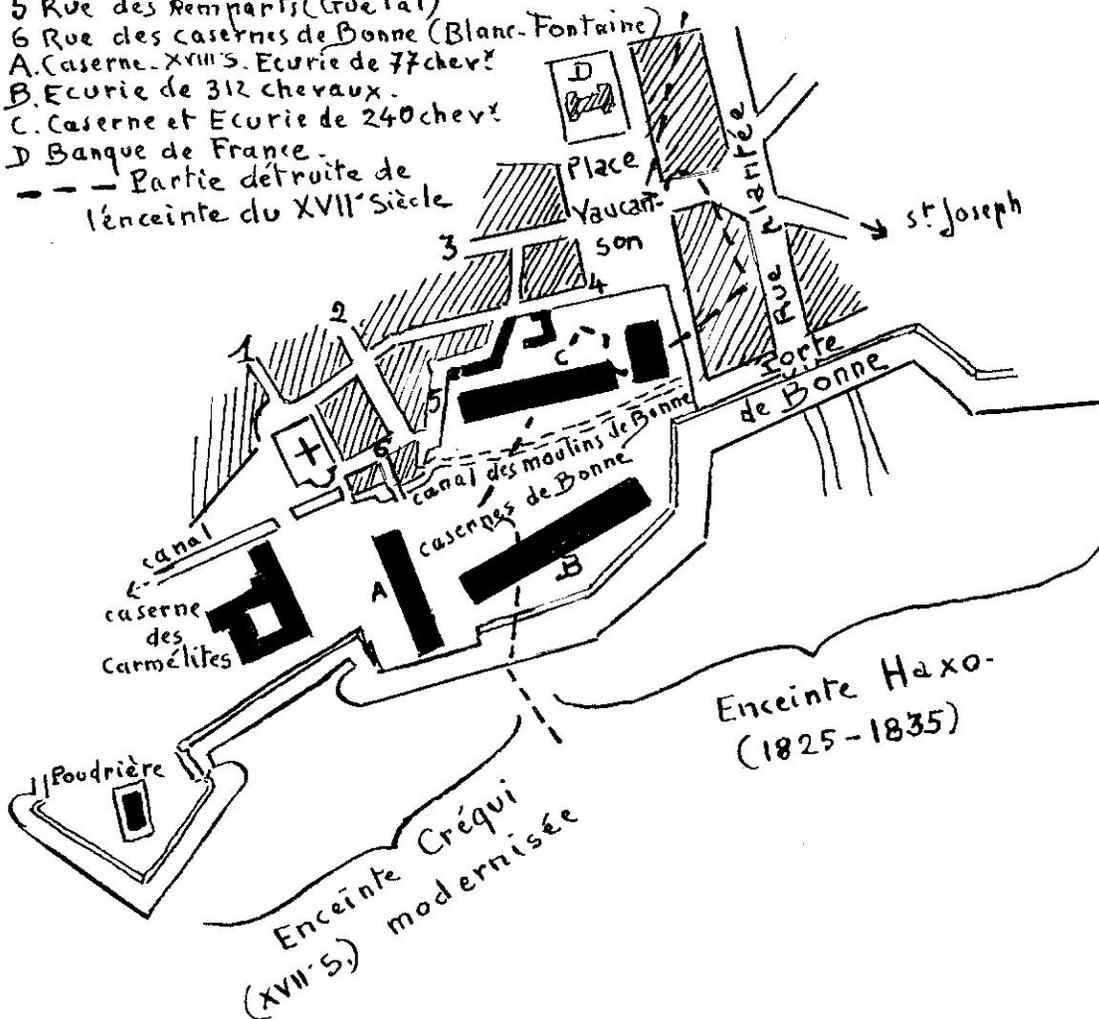
Il n'y a qu'un pas à faire pour passer de la Grande-Rue à la place Claveyson, qui doit son existence à la démolition en 1793 de l'immeuble de ce nom, fief dauphinois (aujourd'hui dans le nord de la Drôme). Cet immeuble avait vu naître deux grands serviteurs de l'état, l'oncle et le neveu. Le premier, Abel Servien, né le premier novembre 1583, dirigea la diplomatie française vers le milieu du XVII^e siècle. Il négocia notamment les habiles traités de Westphalie (1648) qui concluaient la guerre de Trente Ans en divisant "les Allemagnes", affaiblies par la même et donc moins redoutables. La "Maison d'Autriche", que Richelieu s'était efforcé d'abaisser, perdit de ce fait une grande part de sa puissance. Riche et affichant son opulence, Servien se fit construire à Meudon un superbe château qui passa ensuite à Louvois, puis fut acheté en 1692 par Louis XIV pour y loger son fils le Grand Dauphin (aujourd'hui observatoire astronomique de Meudon). Hugues de Lionne, second

natif de la place Claveyson (11 octobre 1611) doit son nom au ruisseau qui, parti de Léoncel (Lionnae cella), arrose son fief de Saint-Martin-le-Colonel, en Royan. Succédant à son oncle à la tête de la diplomatie française, Hugues de Lionne ne se montra pas moins habile. Au traité des Pyrénées (1659) il assortit la renonciation française à la couronne d'Espagne (Louis XIV épousait l'infante Marie-Thérèse) d'une clause dite du "moyennant". La France renonçait "moyennant" une dot que devait apporter la princesse et dont on savait qu'elle ne pourrait être payée. Donc... Signalons que dans le tableau du Musée de Grenoble qui représente la remise par Louis XIV de l'ordre du Saint-Esprit au duc d'Anjou : Servien et Lionne figurent en bonne place. Nous pourrions donc bientôt les revoir ! Sur la même place se trouvait (numéro 1) l'épicerie où grandit le jeune poète Blanc-Lagoutte, auteur du fameux poème patois

(suite page 4)

Le quartier Saint-Louis en 1860

- 1 Rue St-Louis (disparue).
 - 2 Rue de Bonne.
 - 3 Rue Créqui (de la Poste).
 - 4 Rue de Sault.
 - 5 Rue des Remparts (Guétal).
 - 6 Rue des Casernes de Bonne (Blanc-Fontaine).
- A. Caserne. XVIII^e. Ecurie de 77 chev.
 B. Ecurie de 312 chevaux.
 C. Caserne et Ecurie de 240 chev.
 D. Banque de France.
- Partie détruite de l'enceinte du XVII^e siècle



Ayant eu l'occasion d'aller travailler quelques jours aux archives du Génie, dans l'enceinte du château de Vincennes qui abrite le Service Historique de l'Armée, j'ai pu examiner de nombreux plans de la ville de Grenoble au XIX^e siècle. Il m'a paru intéressant de vous présenter un schéma que j'ai griffonné pour reproduire une partie d'un plan de 1860. Ce dernier était destiné à localiser les bâtiments militaires et à recenser leur capacité d'hébergement en hommes et en chevaux. On repère d'abord l'église Saint-Louis derrière laquelle passe la rue des Casernes de Bonne, devenue rue Blanc-Fontaine. Cette voie, dépassant la rue de Bonne, qui a conservé son nom, se prolonge par la rue des Remparts, aujourd'hui rue Guétal. Le tracé anguleux et l'ancien nom de cette rue s'expliquent par le tracé de l'enceinte Créqui (en tireté sur le plan) qui se rabattait vers l'est et coupait l'actuelle place Vaucanson. Au carrefour des trois rues de Bonne, des Remparts et des Casernes de Bonne, devant la salle des ventes de maître Blache, se trouvait la porte de Bonne ouverte dans l'enceinte Créqui, porte supprimée après la construction de l'enceinte Haxo qui rendait sans objet une partie des fortifications du XVII^e siècle. On reconnaît sans peine, le long du flanc droit de Saint-Louis l'étroite rue de l'Abreuvoir, ainsi nommée car elle conduisait à un

point d'eau alimenté par le canal des moulins de Bonne. La rue de Sault n'a changé ni de nom ni de forme; la rue Créqui est aujourd'hui rue de la Poste et mériterait de retrouver son premier nom puisque la poste a émigré loin de là. Enfin la rue Plantée, seule rue bordée d'arbres en ville (car le cours Saint-André était extérieur) deviendra assez vite rue Lesdiguières.

Le réseau de voirie mis en place, observons les casernes. La plus à gauche est la "caserne des carmélites". Pour de si austères moniales, vous attendriez sans doute plutôt le terme de couvent ! Il suffira de rappeler que les divers gouvernements révolutionnaires se sont appropriés les biens de l'Eglise et que nombre d'abbayes ou de couvents sont devenus casernes ou prisons (que l'on pense à la "centrale" de Clairvaux, dans l'ancienne abbaye de Saint Bernard). Le couvent des carmélites était donc devenu caserne. Il occupait à peu près l'îlot compris entre la place Victor-Hugo et la rue Clot-Bey et a été remplacé à la fin du XIX^e siècle par des immeubles. Le magasin à poudre, situé dans le bastion voisin et frère jumeau de celui de l'Île-Verte a également disparu. La caserne de Bonne (lettre A du plan) édiflée au milieu du XVIII^e siècle pour loger une partie de la garnison de Grenoble, s'allongeait sur la

(suite page 4)

Quelques maisons natales *(suite de la p. 2)*

sant Grenoblo Malhérou, qui raconte en un style héroï-comique l'inondation de 1733. Tenaient également boutique (au numéro 3) la dynastie des Hache qui, après avoir été locataires, firent l'acquisition de leur atelier en 1757 pour 6.500 livres.

Revenons vers la rue des Clercs. Au numéro 12 se trouve la maison natale de Gabriel Bonnot de Mably (14 mars 1709) frère aîné de Condillac, comme lui abbé et philosophe, spécialiste de droit public européen et grand fournisseur d'idées nouvelles et fécondes. L'immeuble qui fut longtemps occupé par les magasins Chatain vient d'être restauré. L'ancienne cour a retrouvé en grande partie sa physionomie, entourée d'arcades dont un côté donne accès à un très bel escalier du milieu du XVII^e siècle. Un dernier crochet et nous voici rue Jean-Jacques Rousseau autrefois rue des Vieux Jésuites, car les premiers membres de cette congrégation installés à Grenoble au début du XVII^e siècle y avait leur résidence en attendant la construction de leur collège (Lycée Stendhal). Nous pouvons évoquer successivement :

- au 2 la maison où séjourna J.-J. Rousseau sous le pseudonyme de Renoux quand il vint herboriser aux environs en 1768;
- au 4 la maison de famille de Joseph Barnave. Né en 1761 dans une maison disparue de la rue qui porte aujourd'hui son nom, il fut l'ami de Mounier et contribua avec lui à la préparation des changements politiques et sociaux qui se déroulèrent à partir des Etats Généraux de 1789. Orateur entraînant, il eut une grande influence sur l'Assemblée Constituante. Mais après avoir poussé le mouvement, Barnave fut à son tour dépassé et conseilla secrètement la famille royale dont le malheur et la dignité l'avait ému lors du retour de Varennes à Paris. Retiré dans sa maison de campagne de Saint-Egrève en septembre 1791, il fut arrêté dès le mois d'août 1792 et guillotiné à Paris le 29 octobre 1793, à 34 ans. Il vient d'y avoir juste 200 ans;
- au numéro 14. Nous rejoignons notre point de départ : là naquit Henri Beyle. Le caractère sombre et sinistre de l'appartement de ses parents explique, entre autre chose, que l'enfant ait de loin préféré le beau logement ensoleillé de son grand-père Gagnon, au 20 de la Grande-Rue.

Robert BORNECQUE

Le quartier Saint-Louis en 1860 *(suite de la p. 3)*

place Victor-Hugo, à peu près entre l'Hôtel d'Angleterre et les magasins Deshairs. Les casernes B et C furent construites à partir de 1840 dans l'espace libéré par la destruction de l'ancienne enceinte désaffectée. Les écuries B chevauchent l'îlot compris entre la place Victor-Hugo et le cours La Fontaine. Les casernes C débouchent sur le square des Postes, occupé en avant d'elles par un manège. Des casernes l'accès à la porte de Bonne n'était pas direct. Il fallait soit faire un crochet par la place de l'Etoile, soit se rabattre vers le rempart. Cette porte de Bonne, la troisième du nom (on sait qu'il s'agit d'un des titres nobiliaires de Lesdiguières) était implantée à hauteur du carrefour Lesdiguières/Agutte-Sembat. Lorsqu'on construisit l'ancienne école de médecine, on tomba sur les solides fondations de l'enceinte. Elle s'ouvrait par un double passage pour faciliter le trafic. Après un détour à travers la demi-lune, le chemin filait vers le sud-ouest jusqu'à l'Aigle sous le nom de chemin des Boîteuses. Les rues Lakanal et de Turenne en sont les héritières. L'autre partie a été occultée par le Lycée Champollion.

Pour conclure je voudrais évoquer l'ambiance qui pouvait régner dans ce quartier particulièrement animé de Grenoble. Occupant la plus grande partie des casernes de Bonne, un régiment d'artillerie à cheval comptait 1.451 hommes et 721 chevaux. Le régiment d'artillerie à pied, avec ses 1.726 hommes et ses 232 chevaux n'y logeait que partiellement. Imagine-t-on les colonnes de chars de foin et de paille entrant dans les casernes, les chars de fumier suivant le mouvement inverse ? Plus de 3.000 hommes, près de 1.000 chevaux circulaient quotidiennement par les étroites rues Blanc-Fontaine et Guétal, poursuivaient par la rue de Sault pour atteindre enfin la porte de Bonne et gagner la campagne pour la promenade ou l'exercice ! Il faut se représenter la cohue pressée des hommes, des bêtes, des pièces et des caissons, le claquement des milliers de fers sur le pavé (4 fers par bête en moyenne...) celui des godillots ferrés des hommes, les hennissements, les cris. Et aussi, pour voir la réalité en face, la masse de crotin répandue dans les rues, étalée sous les pas, délayée par la pluie, et l'odeur puissante de la sueur des chevaux et des hommes. Il ne devait pas être toujours facile de se promener dans les parages ! Et l'armée moderne est vraiment plus discrète !

Robert BORNECQUE

Vie de l'Association

ADRESSE : 5, place Sainte-Claire, 1^{er} étage à droite (derrière la halle). Appeler par l'interphone

COTISATION : 60 F minimum - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi de 15 heures à 17 heures

PROCHAINES ACTIVITÉS : **SAMEDI 16 AVRIL :** Saint-Antoine-l'Abbaye.
Départ 13 h 30, place Paul Mistral (devant la vasque olympique).

SAMEDI 7 MAI : Vizille. Exposition : Archéologie chez vous. Prieuré.
Départ 14 heures, place Paul Mistral.

MERCREDI 15 JUIN : Voyage en Haute-Savoie : Château de Montrottier.
Vieille ville et château d'Annecy.
Départ 8 heures, place Paul Mistral.

PENSEZ A VÉRIFIER D'ÉVENTUELS CHANGEMENTS EN REGARDANT LE JOURNAL. MERCI.